

## Gégé collègue!<sup>1</sup>

Je suis très content d'apprendre que tu as obtenu ta mut' à Mayotte! Tu vas voir, tu vas t'y plaire...après peut-être une petite phase d'adaptation quand même.

Passées les désagréables bouffées de chaleur humide qui inondent les poumons dès la sortie de l'avion climatisé, une fois évaporés les torrents de sueur qui imbibent la toute nouvelle chemise à fleurs qu'on s'est achetée le jour où on a appris sa mut' pour Mayotte, passé tout ça, on appréhende, on déchante un peu, on se pose beaucoup de questions, et puis on s'adapte!

La **vue** s'adapte d'abord...

Sans complètement pouvoir fermer les yeux sur les ordures qui jonchent les rues, ni sur les quelques enfants qui fouillent parfois les poubelles à la recherche de nourriture, on se laisse rapidement éblouir par le soleil et ses reflets sur les salouvas à paillettes, par les larges sourires des enfants, par les beautés du lagon, ou par celle d'un coucher de soleil sur la « *maravouni* »<sup>2</sup>.

puis l'**odorat** s'adapte...

En accompagnant les élèves vers le plateau sportif, on se pince progressivement moins souvent le nez devant la station d'épuration, que la démographie galopante sature. Les effluves d'ylang-ylang, de jasmin, de mangue, ou encore de cannelle, qui embaument les ruelles à la tombée du jour, trouvent rapidement grâce à nos narines... quelle étonnante « île aux parfums »!

l'**ouïe** aussi s'adapte...

Après quelques semaines, on n'est plus réveillé par les biz-biz des moustiques en pleine nuit (parce qu'on a installé une moustiquaire), et on est heureux de pouvoir troquer la sonnerie métallique du radio-réveil contre les chants des muezzins et des coqs. On constate rapidement que l'ouïe est sélective! D'ailleurs si on ne discerne pas dès le début les pourtant nombreux « *dziamma* » et autres « *poniéndzine* »<sup>3</sup> qui sortent de la bouche des enfants, l'oreille ne tarde pas à s'affiner...

les **papilles** aussi s'adaptent...

La moutarde occidentale s'efface au profit du « poutou »<sup>4</sup> et des achards de mangue, de papaye, ou de citrons...on fait une croix sur la viande fraîche, sur la charcuterie, sur les fromages, qu'on troque avec joie contre une marinade de thon rouge, un carpaccio de mérrou, ou une portion de mataba...

Pour tout ça, rassure-toi, tu n'y peux rien, tu vas t'adapter, c'est physique, c'est automatique!

Par contre pour ce qui relève de l'adaptation à l'EPS locale, les problèmes qu'on rencontre font d'abord un peu peur, et posent beaucoup de questions. Sans apporter de réponses toutes faites, ni tomber dans la carte postale caricaturale, on peut quand même essayer de détailler quelques images fortes de l'eps mahoraise...

---

<sup>1</sup>« Salut collègue! »

<sup>2</sup>« la campagne »

<sup>3</sup>Insultes les plus courantes, difficilement traduisibles, proche d'un classique « NTM ».

<sup>4</sup>Piment local.

### **La première journée...**

On tombe des nues quand on se rend compte que pour la majorité des élèves, le français n'est pas la langue maternelle, et qu'ils ne comprennent pas bien les consignes.

*« euh...je dois continuer de leur parler en français,  
au risque de ne pas me faire comprendre? »*

*« Ou je devrais peut-être demander à cet élève-là de traduire pour les autres,  
lui, il semble avoir compris? »*

On a alors plusieurs options possibles : opter pour une totale immersion linguistique à la française, en bannissant *shimhorais* et *shibushi*<sup>5</sup>, l'autre option consistant à élaborer les cours d'EPS comme des cours de FLE (français langue étrangère), et à réserver des temps officiels pour chaque langue dans la leçon. Par exemple pendant les consignes, on ne parle qu'en français, et pendant les matchs, on peut parler comme on veut, puisque certains apprentissages se font dans l'urgence de l'instant, et ne laissent pas de temps pour traduire.

Comme à l'entrée en 6ème, de réelles difficultés de maîtrise de la langue ne sont pas dépassées, certains collègues considéreront qu'au collège, la priorité, c'est d'enseigner le français, quitte à délaisser un temps ses programmes officiels. L'EPS peut donc y contribuer en premier lieu, et veiller à mettre en place un maximum de situations propices à la communication (prendre le temps de questionner les élèves, de les faire verbaliser, les faire répéter, etc...).

D'autres préféreront rappeler que l'EPS doit surtout rester un lieu de réussite des élèves (souvent en échec dans les autres matières), parce qu'ils n'y sont justement pas limités par la maîtrise du français.

Au final, peut-être doit-on toujours naviguer un peu entre ces 2 directions.

### **Mais on constate rapidement que la réussite des élèves en EPS est relative...**

Les qualités physiques des élèves sont souvent évidentes, mais les évaluations reposent sur des programmes qui font la part belle à une notion très éloignée de la culture locale : celle du projet! Comment parler tactique quand le « *inchallah* »<sup>6</sup> a autant d'importance dans la vie sociale?

Dans les clubs locaux de football, on a un gros faible pour le « kick-and-rush »<sup>7</sup>. Sans réel plan tactique, on tape loin devant, vers un attaquant rapide. Le village tout entier encourage l'athlète dans sa course, reprend son souffle à la perte de balle, et se prépare pour la prochaine chandelle, imminente.

En moringue<sup>8</sup>, on ne prépare pas la défense. Il est de bon ton de ne pas conserver de garde, mais au contraire de se livrer tête baissée à de grands coups de poing circulaires, bras tendus, au risque de se découvrir, et de se casser les pouces.

En escaladant les cocotiers, les manguiers, les palmiers, aucun système de sécurité n'est jamais envisagé. Et pour cause : la chute n'est tout simplement pas envisageable :

*« inchallah, je vais redescendre avec les fruits sans problème »...*  
(...autant dire que le plâtrier du CHM ne chôme pas!)

---

<sup>5</sup>« shi »= « langue ». Le shimhorais est la langue mahoraise, proche des autres dialectes des Comores voisines. Le shibushi est une langue proche du malgache, tirée du swahili africain. Certains enfants maîtrisent les 2, même si bien souvent les communautés se mélangent peu. Certains élèves sont déjà bilingues, et savent en plus déchiffrer l'arabe, avant même d'apprendre à parler français...puis viendra l'anglais en « première langue vivante »...puis l'espagnol...

<sup>6</sup>« si dieu le veut »

<sup>7</sup>« Tape, et court »

<sup>8</sup>Forme de combat traditionnel à mains nues.

Cette façon de ne pas anticiper se retrouve chez les enfants. Alors qu'un élève de métropole apprend à préparer méthodiquement son sac de sport la veille pour le lendemain; un petit mahorais apprend à se débrouiller le matin même pour voir ce qu'il peut prendre, avec les surprises que cela peut engendrer...

*« Mon maillot était à laver... »,  
« Ma sœur est partie avec mes chaussures... »,  
« Je n'ai pas pu rentrer chez moi ce matin parce que ma mère était déjà partie,  
et quand je suis rentré de l'école coranique, c'était fermé à clé ...».*

A Mayotte, les élèves planifient beaucoup moins et improvisent davantage. Ici dans la vie de tous les jours, beaucoup de choses se font à la dernière minute.

*« on n'a pas de montre, on a le temps. »*

Certains collègues basent avec plaisir tout leur enseignement sur l'aspect ludique des activités, et sur cette joie de vivre l'instant présent. D'autres se risquent à travailler sur la notion de projet à plus ou moins long terme, avec des fiches de cycle, des suivis de performance, et espèrent que la projection à l'échelle tout d'abord d'une heure de cours, puis d'une semaine posera de moins en moins de problèmes.

### **La première crise de djinn...**

Une élève ne se sent pas bien, tombe au sol, commence à pleurer, à crier ou à taper, devient hystérique, sa voisine annonce :

*« Vite, elle fait une crise de djinn! »  
- « une quoi? »*

Alors que le fundi<sup>9</sup> local expliquerait qu'un « djinn »<sup>10</sup> s'est emparé du corps de l'enfant pendant la crise, le professeur occidental, et rationnel, interprète cette crise de nerfs comme une grosse fatigue, une détresse passagère qui révèle le besoin d'attention d'un enfant peut-être en difficulté dans sa vie familiale. On peut croire ou non aux djinns, croire ou non en la sincérité de l'élève (souvent une fille) sujette à la « crise de djinn », mais on se sent malgré tout surpris, décontenancé, et on prend subitement la mesure de l'effort considérable qu'on demande à cette génération d'élèves. Enseigner à Mayotte, c'est quelque part concevoir qu'on demande aux élèves de naviguer entre des cultures très différentes, parfois même opposées.

Le matin, dès 5h, le fundi de l'école coranique enseigne les versets du coran à un bon nombre de nos élèves. Là, assis ensemble sur des nattes, les enfants récitent les mêmes phrases de prière, à haute voix, en cœur, par cœur, encore et encore, comme un seul corps. Ce qui compte, c'est que l'enfant soit en mesure de prier, et de scander ses versets dans le haut-parleur du village les jours de cérémonie. Quelques heures plus tard, au collège, les méthodes pédagogiques changent : l'enfant doit s'asseoir sur sa propre chaise, et laisser parler le voisin qui a levé la main avant lui.

*« Ne parle pas si fort! »  
« Ne répète pas ce qui a été dit »,  
« allez, réfléchis, quelle est TA réponse? »...*

Et les différences ne s'arrêtent pas là. A l'école coranique, on apprend en général uniquement à lire phonétiquement en arabe les versets du coran, sans s'attarder ni sur le sens, ni même sur le vocabulaire. Au collège on travaille sur différents supports, on apprend à reconnaître des mots, à

---

<sup>9</sup>« fundi »= « maître » maître. On peut être fundi de l'école coranique, fundi en couture, fundi forgeron, etc.

<sup>10</sup>« djinn »= « esprit », on en retrouve des explications dans le coran.

comprendre le sens des phrases qu'on lit. À l'école coranique, on ouvre le livre de droite à gauche, alors qu'au collège, on tourne les pages dans l'autre sens. Un bon élève, à l'école coranique, doit respecter son fundi et baisser la tête pour ne jamais le regarder dans les yeux. L'heure suivante, dans le collège de la république, c'est l'inverse :

*« lève-toi et regarde-moi dans les yeux quand je te parle, malpoli! »*

Au collège, on doit souvent dire *« s'il vous plaît »*, alors qu'en shimahorais, il n'y a pas d'équivalence, sauf peut-être *« tafadali »*, qui correspondrait plus à *« je vous en supplie »*.

Certains enseignants prôneront l'immersion culturelle totale, d'autres préféreront louvoyer entre les cultures africaine, arabe et occidentale au milieu desquelles l'enfant mahorais essaye de trouver sa place. Quand les premiers insisteront sur les cycles de natation-vitesse ou de demi-fond, en version chronométrée, à l'occidentale, les autres auront peut-être envie de finaliser les apprentissages par une sortie au lagon, et une typique course de pneus... On peut à ce sujet remarquer que les sorties présentent aussi l'avantage de faire découvrir l'île à des enfants souvent extrêmement sédentaires. Parfois, les parents n'ont pas plus de moyens de transport que de visas en règle. Et puisqu'un simple contrôle de papiers pourrait déboucher sur une expulsion, le week-end, on reste à la maison, ou on va à la rigueur cultiver le champ, un plus haut dans la campagne.

### **La première rencontre avec les parents...**

Dans ces conditions, certains parents ne viennent pas beaucoup aux rencontres parents-professeurs, mais certains acceptent gentiment de les recevoir chez eux pour discuter sérieusement de l'éducation de leurs enfants. C'est aussi une très bonne occasion, pour le fonctionnaire métropolitain, de cerner un peu mieux le contexte extrascolaire des enfants mahorais, si différents de ceux auxquels il a pu être habitué ailleurs, et de comprendre par exemple pourquoi lors du dernier cours, un simple regard noir n'a pas suffi à recadrer un enfant qui violentait un de ses camarades.

*« Ecoute Monsieur le professeur, tu me dis qu'il a fait des bêtises à l'école, alors je vais le punir. Mais je ne peux pas le taper aujourd'hui. Parce que hier j'ai tapé un peu fort. Mais demain, c'est bon. » ...*

En rendant visite à la famille, on peut également comprendre pourquoi certaines élèves ont la fâcheuse tendance à transformer chaque temps mort de la leçon, en sieste.

*« Madame, votre fille, sur un banc, sur un tapis de gym, sous la cahute du terrain de football, sous la table de tennis de table, partout, quand elle peut, elle dort... »*

En comparaison avec la maison, nos cours sont si calmes! Elle y oublie peut-être un peu les cris des bébés (parfois du sien), de ses petits frères et sœurs qu'elle prépare chaque matin pour l'école primaire, qu'elle rejoint en fin de journée à la rivière pour finir la lessive familiale, ou au champ pour ramener les bananes à cuire pour le dîner. Au milieu de tous, dans la même pièce, elle partage un lit avec 2 de ses sœurs. Elle dort peu, mal, peut-être moins bien qu'en EPS.

Bien sûr, de plus en plus de familles disposent de l'électricité, de l'eau courante, de l'électroménager, de l'air climatisé. Mais beaucoup n'en ont pas encore les moyens. Tout ceci fait qu'au sein d'une même classe, les rythmes de sommeil des uns n'ont rien de comparable avec celui des autres. Certains seront bien plus disposés à courir, à sauter, à participer. Souvent ce sont les garçons, traditionnellement délestés de toute tâche ménagère, qui sont les plus actifs. Le vécu sportif des filles est proche du néant, alors que les garçons jouent dehors quasiment tous les soirs. Ils courent, grimpent, sautent, lancent, et même souvent plutôt bien, dès leur plus jeune âge. Tant de niveaux différents, au sein d'une même classe, te poussera forcément à individualiser les objectifs.

*« Je vais proposer ça aux filles pour qu'elles maîtrisent leur ballon...  
et ça aux garçons pour qu'ils choisissent entre passer et tirer...  
... mais je ne peux pas non plus trop les séparer ,  
sinon ils n'apprennent jamais à vivre ensemble?! ».*

Pourtant, justement à Mayotte, la question du vivre-ensemble est essentielle. Dans cette société où inceste et abus sexuel sont malheureusement aussi fréquents que tabous, où filles et garçons se méconnaissent plus qu'ils ne se mélangent, L'EPS, en tant qu'éducation du physique, a sûrement un rôle à jouer, notamment par le biais des groupes mixtes. Où l'enfant apprendra-t-il à reconnaître un contact « normal » d'un contact « amoral », s'il ne l'apprend pas en Education Physique?

Un des autres points concerne la responsabilisation. Les enfants d'ici adorent exercer une responsabilité, et être acteurs de la leçon. Même en inventant de nouveaux rôles (responsable-matériel, arbitre, chef du temps, coach d'équipe, observateur, secrétaire-reine-du-stylo,...), on a parfois du mal à satisfaire toutes les motivations.

### **Les élèves ne sont pas « aux normes », et ils les redéfinissent ...**

Du côté de la tenue « normale » d'EPS, garçons comme filles, n'ont en général que des savates. Et bien souvent, même ceux qui ont les moyens d'avoir des chaussures, qu'ils partagent avec frères sœurs cousins ou voisines, n'apprécient pas la sensation de leurs pieds qui chauffent. Ils préfèrent courir pieds nus, ce qui semble être à l'origine d'une formidable raideur de cheville, mais qui pose aussi un sérieux problème de sécurité, et de nouvelles questions...

*« Est-ce que j'interdis la pratique de ceux qui n'ont pas de chaussures? »*

*« Est-ce que j'oblige le port de chaussures même en saison des pluies,  
alors qu'ils glisseraient moins facilement pieds nus dans la boue »?*

*« Comment mes collègues gèrent ce problème de leur côté? »*

Mais les élèves qui surprennent le plus, au début, ce sont les filles. Elles ont du mal à lâcher leur châle, souvent plus par souci d'esthétisme (pour cacher un tressage de cheveux trop vieux de quelques jours, ou pour se protéger du soleil), que par réel principe religieux. Même si l'islam mahorais est très modéré, il arrive qu'en EPS, quelques-unes portent un pantalon sous leur jupe malgré la chaleur. En fait, elles aussi, elles s'adaptent, entre recommandations familiales, religieuses et exigences scolaires.

*« Est-ce que j'interdis tous les châles, même en plein cagnard? »*

*« Est-ce que j'interdis les jupes en gymnastique? »*

Quoi qu'il en soit, autoriser le châle, c'est accepter que les filles ne travaillent qu'avec une main, l'autre étant vouée à le replacer continuellement. Autoriser le châle, c'est aussi accepter qu'elles réduisent leur champ visuel. Mais alors comment espérer qu'en tennis de table, elles puissent un jour rattraper le niveau des garçons? Finalement, peut-être qu'un châle bien serré sur la tête, qui ne bouge pas, reste une protection efficace contre le soleil et n'empêche pas de progresser. Ou peut-être qu'on peut proposer aux élèves de suivre l'exemple de Myriam Mlasahahé<sup>11</sup>, qui ôte systématiquement son châle quand elle pose le pied sur une piste d'athlétisme.

---

<sup>11</sup>Sprinteuse en équipe de France espoir, originaire de kawéni, et élue sportive mahoraise de l'année en 2012.

### **La première fois sur l'installation sportive extérieure...**

On garde les réflexes de métropole, et on cherche un gardien pour se présenter en arrivant avec la classe en début de séance; mais ceux qui surveillent les plateaux sportifs, parfois 24h/24 ce sont plus régulièrement les jeunes ados dé-scolarisés du quartier. Ils viennent trouver là un espace qu'ils n'ont ni chez eux, ni en MJC, ni à l'école.

*« Allez, rentrez chez vous, on a un cours d'EPS de prévu ici. »*

*-«Hé, mais c'est ici c'est chez nous»...*

Un simple bonjour, une discussion entamée avec ces « jeunes locataires » du terrain pour se présenter, peut permettre de négocier à l'amiable la réservation du créneau de l'installation, tout en restant attentif et réactif aux possibles déviances, notamment si des épisodes violents ont déjà eu lieu par le passé. Ça reste l'un des gros travaux à (re)lancer sur l'EPS à Mayotte : la sécurisation des installations sportives.

Elles sont très souvent vétustes, demandent des travaux de remise aux normes qui se font souvent attendre. Ce manque d'installations sportives pousse certains collègues vers la plage, faute de mieux. On peut effectivement y apprendre à lutter, à s'orienter, à courir, à lancer, etc...on peut s'y initier à la natation, même si le fait que les élèves ont constamment pied ne permet pas de valider un réel savoir-nager.

Pour s'adapter au manque d'installations couvertes, tu pourras échanger ton cartable contre un sac étanche et un poncho imperméable, notamment entre décembre et mars, pendant la saison des pluies. Tu peux aussi renoncer directement aux fiches d'observation pendant toute cette période!

Mais après tout, tu auras peut-être la chance de travailler dans l'un des rares établissements flambant neufs, dans lesquels les installations sportives sont de meilleure qualité.

Voilà, j'espère qu'en te faisant part des quelques principales questions que je me suis posées à mon arrivée, je t'aurais un peu rassuré, et que j'aurais un peu contribué à faciliter ton adaptation.

Là en quelques lignes, j'ai un peu rapidement caricaturé le tableau, mais on aura l'occasion d'en rediscuter très bientôt. Il faudra qu'on évoque l'importance de l'AS, les pratiques sportives extrascolaires, et les clubs, qui commencent à se développer, et qui accueillent en général très favorablement les nouveaux mzungus.

Rassure-toi, on arrêtera aussi de parler travail et on pourra te conseiller sur tous les magnifiques voyages à faire dans le coin. En attendant, viens donc tester l'adaptation de tes papilles sur nos mabawas et nos poissons grillés...on organise un volé ce week-end à musical plage! Caribou!<sup>12</sup>

---

<sup>12</sup>« Bienvenue! »